

YANNICK BOURG

L'ODEUR DU NAPALM AU PETIT MATIN

Yannick Bourg a acquis ses lettres de noblesse rock aux côtés de David Dufresne à l'époque où les deux compères menaient *Combo*, un fanzine référence, un grand frère. Yannick a emprunté depuis, la "voix" de la fiction.

Le voilà sous pseudo "Jean Songe" pour un quatrième roman ambitieux inscrit dans la droite ligne d'une maison d'édition iconoclaste. *La Voix Des Maisons* plonge le lecteur dans un tourbillon infernal, enserré dans un étai entre Donald Ray Pollock (le nouvel Harry Crews en plus cinglé) et J.G. Ballard. Tout médecin vous le dira, pour soigner le mal, faut en trouver l'origine.

Yannick Bourg sème le trouble :

D.I : Date et lieu de naissance ?

Yannick Bourg : Le 23 décembre 1958, à Charleville-Mézières, tout près de la maison natale de Rimbaud, dans les Ardennes que j'ai quittées vers ma dixième année. J'étais plus précoce qu'Arthur ! Non mais !

D.I : Quand as-tu été confronté au rock pour la première fois ?

Y.B : Au début des 60's, Johnny Halliday est apparu sur l'écran de la TV noir et blanc, sur la chaîne unique, et plus rien n'a été pareil. J'avais trois ou quatre ans. Ça m'a filé des frissons. Je me suis mis au twist, à la danse, j'ai rafilé des concours dans les bars en Belgique. Depuis, j'ai toujours gardé de la tendresse pour Jojo.

D.I : C'est à partir de ce moment-là que tu as décidé de faire de la musique ?

Y.B : Oh non. C'est venu très tard, j'osais pas. Pour mon quarantième anniversaire, ma femme m'a offert une guitare et j'ai commencé à gratouiller, très mal. Un pote m'a montré quelques accords. Ça m'a suffi pour ébaucher des bribes de chansons, des chansonnettes influencées par le blues le plus basique, primaire, sauvage et le garage-punk. Elles me viennent assez facilement, textes en français et musique en freak-punk-cajun-blues-trash, des mélodies qu'on peut siffler sous la douche si on craignait pas de s'électrocuter avec l'électricité indispensable pour faire vibrer le couscous. J'ai suivi l'exemple des vieux bluesmen de *Fat Possum Rds.* Je me vois bien finir comme eux...

D.I : Avec qui as-tu commencé à jouer ?

Y.B : J'ai commencé seul, m'appuyant sur des rythmiques sommaires pour poser ma voix. Des amis guitaristes m'ont rejoint à di-

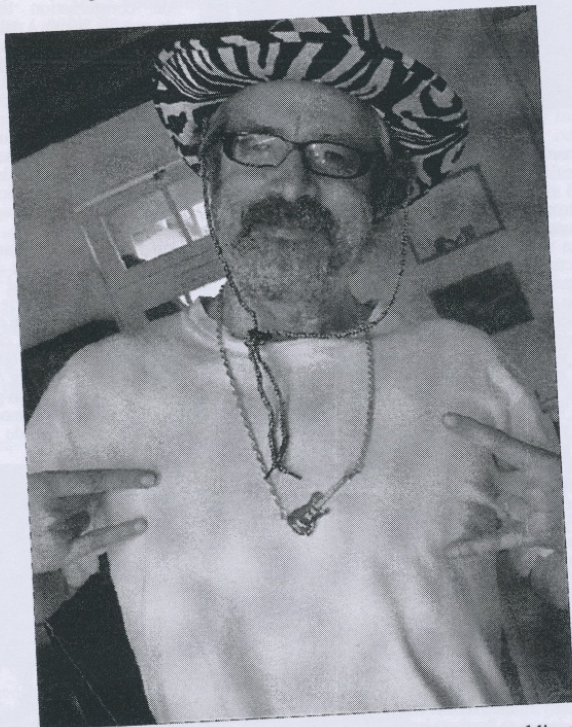
verses occasions. J'ai évolué en duo, en trio, puis une amie s'est mise à la batterie et *Le Vieux Flingue & Ses Pistoleros* ont pris forme. Deux guitares, une batterie. J'ai laissé tomber la guitare en *live* pour me concentrer sur la voix. A présent, on rôde une nouvelle formule avec voix, deux guitares et deux batteries. C'est puissant ! J'ai joué *live* pour la première fois juste avant mon cinquantième anniversaire. Ma devise, c'est ça passe ou ça casse. Les échos de nos prestations *live* sont plutôt bons. Jeanne, des excellents Red Jack, m'a dit que j'étais le digne héritier de Larry Gréco. Ronan, co-fondateur des mythiques *Barrocks*, me trouve "moins chiant que Nick Cave et Tom Waits". Nic' Richard, traducteur reconnu et amateur de bruit, me situe entre Syd Barrett et Didier Wampas. Y'a pire comme comparaisons !

de dix ans. Une décennie dans les arts, une dans le journalisme, une dans l'écriture (fiction et traduction), et maintenant j'erre à travers divers domaines, avec cette seule constance, je survis tant bien que mal. La musique a toujours été présente mais n'a guère pesé dans mes différents choix, excepté ces dernières années. La littérature m'a ouvert les portes de l'université dans les années 2000. En candidat libre et autodidacte, j'ai réussi à entrer à l'école doctorale de la fac de Toulouse, en préparant une thèse intitulée "Demain : la fiction" et rebaptisée "L'enchâssement des littératures de genres dans la fiction contemporaine" ! On rigole plus là hein ! J'essayais, à partir de mon expérience d'écrivain, de dessiner un futur pour la fiction que je voyais dans le mixage des genres, polar, thriller, SF, fantastique, gore, et que j'expérimentais moi-même dans les romans "psychotroniques" qui ont suivi mes trois premiers romans classiques, même si l'écriture enfreint certaines règles. Mais je ne me suis pas habitué au monde universitaire et réciproquement. J'ai renoncé. Mon pensum inachevé restera dans un tiroir et c'est pas plus mal, sauf si on m'offre un pont d'or.

D.I : Dans quelles conditions tu as rencontré David Dufresne ?

Y.B : J'avais lu son fanzine *Tant Qu'il Y Aura Du Rock*. J'avais été épaté par l'énergie de ce jeune mec qui écrivait pratiquement tout le truc tout seul, avec des interviews et des articles très complets, et qui dénotait une intelligence et une sensibilité qui me plaisaient bien. Un magazine, *Macadam*, qui n'a jamais vu le jour, m'a proposé d'écrire des articles. J'en ai profité pour interviewer David. Je suis arrivé dans sa chambre en début d'après-midi. On s'est mis à discuter en ou-

bliant l'interview. On s'est quitté très tard en soirée. L'un comme l'autre, on a su qu'on avait trouvé un frère. Le lendemain matin, on se rappelait au téléphone et on se revoyait dans la foulée. Pendant une dizaine d'années, on ne s'est pas quitté. Nos femmes étaient presque jalouses. On s'est vu tous les jours. On ne s'est jamais lassé l'un de l'autre.



D.I : Quel est ton cursus universitaire ? Ta passion pour la musique a-t-elle influencé ton parcours ?

Y.B : J'ai un diplôme d'arts graphiques. Je suis passé par les Beaux-Arts de Paris. Je me suis aperçu que ma vie suivait des cycles

Combo!



LES THUGS JAMES ELLROY
KENKS RAUNCH HANDS LINDSAY HUTTON JB POLY

D.I : Comment vous est venue l'idée de *Combo* ?

Y.B : David en avait un peu marre de porter son fanzine à bout de bras. Il souhaitait arrêter ou passer à autre chose. On a uni nos deux personnalités. J'ai apporté la touche littéraire, polar essentiellement, et SF aussi. Les genres ne se mélangeaient pas beaucoup à l'époque. Toute la boue de la sous-culture nous parlait, nous remuait, nous donnait envie, on se roulait dedans. On a même très vite inclus le hip-hop. On a mis KRS 1 en couve du n° 6. Le titre est un hommage au Len Bright Combo de l'excentrique Eric Goulden alias Wreckless Eric.

J'avais déjà écrit des scénars de BD pour un pote, Philippe Huger. On a réalisé deux albums ensemble, *En Chaleur* et *Le Grand Réve Américain*. Comme j'avais une petite patte, ça m'a permis d'adapter des BD dans *Penthouse*, puis de jouer à l'éditorialiste pendant quelques numéros, avant que la direction s'aperçoive que j'étais un parfait inconnu et que ça ne pouvait pas durer. Le rédac' chef m'aimait bien, j'avais carte blanche et j'étais super bien payé. Avec *Combo* !, j'ai appris sur le tas les rudiments de l'écriture journalistique, tout en les transgressant sans arrêt, mais je reconnais que parfois je me regardais un peu écrire.

D.I : C'était un fanzine un peu luxueux pour l'époque. Il détonait par rapport à la majorité des fanzines.

Y.B : On souhaitait un truc consistant, que le lecteur mette dans sa bibliothèque. On a opté pour le format livre, dos carré/colé, les spécialistes apprécieront. David a quand même écrit des articles de quarante et quelques pages sur les Plimsouls ou Jonathan Richman, les plus denses qu'on puisse imaginer en s'appuyant sur des correspondances personnelles avec les intéressés. On peut toujours les consulter, c'est des mines d'or. Pas des babioles de branleur. J'étais plus léger et incapable d'avoir la rigueur dont David faisait preuve. J'ai toujours été un dilettante.

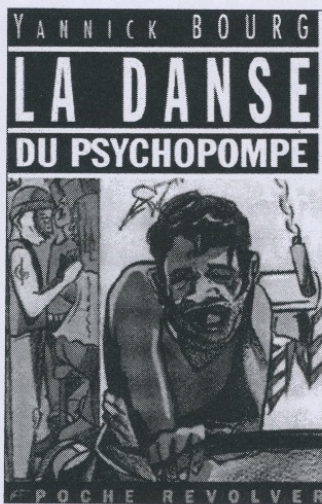
D.I : C'était quoi votre "bizness-modèle" comme on dit de nos jours ?

Y.B : Aucun. Juste l'envie de faire un bel objet passionnant à lire. Dès qu'on a pu, on a fait un supplément pour les abonnés, *Combo ! Madame*, puis on a inséré un mini-CD avec des titres inédits. Pour le dernier numéro, on s'est offert une couve couleurs. Toute la thune passait dans l'amélioration de la revue. On a fait un

hors-série Cramps, puis on a monté une petite maison d'édition, *Black Mory*. On a publié trois titres dans la collection *Homicides* avant de faire faillite. Aucun remords, aucun regret.

D.I : Tu as écrit jusque-là des romans noirs avec en toile de fond, comme le veut le genre, une critique sociale. Avec un humour à la Michel Audiard/Frédéric Dard ou, plus proche de nous, Luc Baranger. Est-ce qu'en prenant le pseudo de Jean Songe, c'est une façon pour toi de "relancer ta carrière" ?

Y.B : Professionnellement, j'existe très peu. Mais je sais très bien à quelle hauteur situer mes trois premiers polars. Ils sont au-dessus de la moyenne, légèrement. Grâce à leur écriture et par les (pseudo) intrigues. Même si j'admire J-P Manchette qui plaçait la critique du monde au premier plan, je suis une autre voie. Je suis pas le seul. Je pars toujours de personnages. Le contexte est lié à ce qu'il leur arrive. Des coups durs en général. Mes influences ne sont guère francophones. J'étais à fond dans Chandler et les maîtres américains. L'humour ou la déconne me viennent assez facilement. Je dois me brider parfois. Le choix d'un pseudo, c'était pour rompre de façon radicale avec ces romans-là, que je ne renie pas, mais je voulais passer à autre chose. Marquer le passage du siècle (*rires*). Laisser une empreinte impérissable. Le moule polar était un peu étroit, je rêvais d'autre chose, de pudding de l'espace...



D.I : D'où te vient ce pseudo de Jean Songe ?

Y.B : J'apprécie les livres que Robert Pinget a consacré à ce personnage, Mr. Songe, c'est un clin d'œil, et puis les rêves et les cauchemars prennent une place assez importante dans ma vie nocturne. J'en insère toujours un dans mes bouquins, sans que ce soit forcément visible.

D.I : Avec ton nouveau roman, *La Voix des Maisons*, tu ne changes pas forcément de registre, mais tu empruntes une voie différente. Ton idée de départ t'a été inspirée par les séries télévisées comme *Twin Peaks*, *X-Files* ou *Millenium* ? Peut-on dire que c'est un roman entre thriller psychiatrique et anticipation ?

Y.B : Quand j'évoque un pudding, c'est pour dire que le bouquin est fait de restes que j'assemble, en essayant de rester digeste. Comme je le disais précédemment, c'est le personnage qui guide l'ensemble. En l'occurrence, dans ce cas précis, étant un ex-scénariste spécialisé dans les films "étranges", devenu *has-*

been, c'était cohérent qu'il connaisse des œuvres zarbi, séries TV ou autres. Bien que j'en bouffe pas mal, *Twin Peaks* est la seule dont j'ai vu la fin avec *John From Cincinnati* qui n'a pas eu de seconde saison. Au bout d'un moment, je commence à me lasser, je vois des ficelles. La concision d'un film ou d'un roman oblige à faire des choix plus tranchants.

D.I : Avec ce roman, tu convoques toutes les disciplines artistiques qui te sont chères comme la musique, la peinture, le ciné, les arts plastiques (Damien Hirst) et la littérature, puis tu malaxes un peu tout ça.

Y.B : On en revient au pudding et à l'espace, pour signifier que c'est pas n'importe quel pudding. On trouve de tout dans une maison. C'est aussi une métaphore de l'esprit.

D.I : Quand tu dis "*La théorie des grands ensembles mélangeait les genres, jamais très bien vu ça*". Par "*la théorie des grands ensembles*", il faut entendre "*la voix des maisons*" ?

Y.B : Oui. Avant *Kyklos* et ses brillants meneurs, le texte a circulé dans quelques maisons d'édition. J'ai obtenu des réponses déconcertantes. Si tu ne rentres pas dans une case, les directeurs de collection ne savent pas le présenter à ceux chargés de le vendre. Ils ne prennent donc pas le risque de te signer, même s'ils reconnaissent ton grand talent. Je suis quand même resté neuf ans sans publier.

D.I : "*La Voix des Maisons*", on pourrait aussi dire "*tag*" pour simplifier. Penses-tu que le tag et les arts de la rue d'une façon générale sont les expressions artistiques qui concernent le plus de monde puisqu'ils font la démarche d'aller à la rencontre des gens, de la population ?

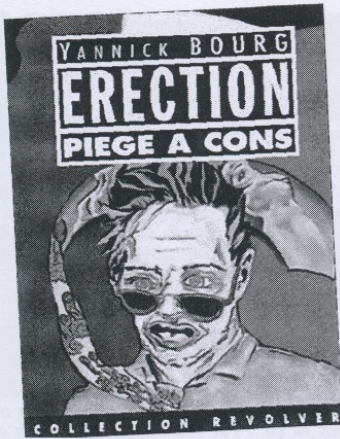
Y.B : Je cherche ce que Dubuffet appelle "*la trace brûlante de la vie*". Elle se trouve aussi bien dans des œuvres "officielles" que dans la rue. Je ne privilégie rien, ni n'exclue rien. C'est repérer les bonnes choses qui s'avèrent plus difficile tant l'offre est abondante. Dans la rue, comme ailleurs, il y a beaucoup de déchet. Le tri sélectif, je suis pour. Et puis tout ne se vaut pas. Les chefs-d'œuvre sont rares.

D.I : Tu es donc chanteur du Vieux Flingue, un groupe blues-rock qui sent le houblon et le cendrier froid, ce qui nous vaut, dans le livre, une ode à Muddy Waters que tu fais annoncer par la fanfare : Slim Harpo, Charlie Patton, Robert Johnson, Sonny Boy Williamson, John Lee Hooker. C'est le fond de commerce musical du Vieux Flingue ?

Jean Songe

La Voix des Maisons

Kyklos
Editions



Y.B : Plutôt le fond du tonneau que je racle, avec les vieilles scies country et cajun et des chansons françaises du XIXème et début du XXème, comme "Les Petits Pavés" de Claude Nougaro. Je rêve d'un style New-Orleans teinté de punk-blues, en français siouplaît, ce que je tente à ma façon.

D.I : Le nom du groupe est aussi un hommage au film de Robert Enrico. Ou peut-être à Philippe Noiret ?

Y.B : Plutôt à Romy Schneider dans *La Piscine*, un de mes premiers émois érotiques. Mais, bon, *La Piscine* comme nom de groupe... Même Le Petit Baigneur, ça le fait pas !

D.I : Tu es féru de cinéma et tu y fais souvent référence dans *La Voix des Maisons* en citant *Cannibal Holocaust*, *La Mouche*, *Le Retour de l'Attaque des Tomates Géantes*, *Le Village des Damnés* (avec lequel *La Voix des Maisons* partage des points communs), *L'Invasion des Profanateurs de Sépulture*, *Spermula*, tu cites Ed Wood, Jodorowski, Tim Burton, Cronenberg, Franju... *La Voix des Maisons* est-il un roman de série Z ?

Y.B : C'est bien vu. Z, comme zarbi, zob et zen. Si on tente de résumer le roman, en effet ça peut paraître ridicule et excessif, mais si la manipulation mentale est bien opérée, les trucs les plus gros peuvent passer. Je veux embarquer le lecteur, le déstabiliser, le faire douter de tout. Sinon, les séries A sont très souvent des séries Z bénéficiant de moyens.

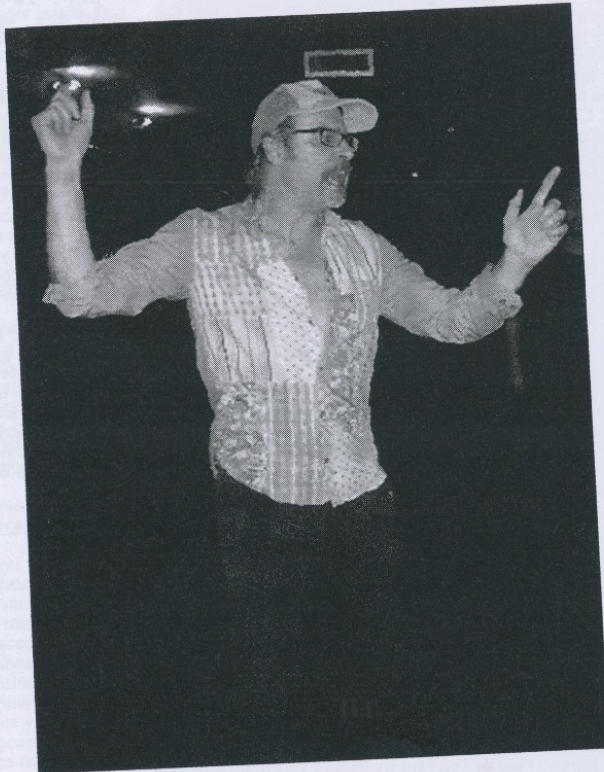
D.I : Le personnage de Carole, une photographe aveugle qui fait des photos porno, rappelle *La Légende de Zatoichi* qui avait été dépoussiérée par Takeshi Kitano. L'histoire d'un masseur aveugle en l'occurrence. Et il y a "Ne m'étais-je pas entaillé le coin des yeux à la lame de rasoir ?" qui fait très Ichi The Killer de Takeshi Miike. Tu as aussi cette passion du cinéma japonais visiblement.

Y.B : Il existe un photographe aveugle, yougoslave je crois, j'ai plus son nom en tête,

qui a publié un bouquin dont je me suis inspiré. Malgré les apparences, je connais mal le cinéma nippon. Je n'ai jamais vu un seul Takeshi Miike. Comme je suis un être très sensible et vulnérable, les images ont un fort impact sur moi, donc, j'évite de regarder certains trucs. Quelquefois, c'est par morale personnelle, je trouve Tarantino sadique et ses films dégoussés. Et, plus je vieilliss, plus je deviens attaché avec le cœur qui va avec.

D.I : *La Voix des Maisons* se situe dans un asile psychiatrique d'un nouveau genre dans un village baptisé Gènesistrine. D'où provient ce nom Gènesistrine ? De l'origine de la Terre ou un truc dans le genre ? Ou seulement un substitut de *Viagra* frauduleux made in China acheté sur Internet ? "Gènesistrine, c'était le trou du cul du monde. C'était aussi une vue de l'esprit" dis-tu afin de dissiper tout malentendu mystique.

Y.B : Ça vient directement d'un auteur oublié, Charles Fort, et d'un de ses ouvrages *Le livre des faits maudits*, une compilation d'étrangetés où se pose la question de la vérité ou de l'invention. Il donne ainsi l'origine du mot "punk", qui n'est pas celle qu'on connaît et que je livre dans le roman. J'ignore si elle est authentique, mais ce genre de truc me plaît, ça stimule mon esprit. Bien sûr, il y a aussi l'idée de naissance, de repartir de zéro. Et tous les romans sont des vues de l'esprit. Le livre est un objet télépathique, le lecteur communique avec



le cerveau du romancier, mieux, il dialogue avec lui, par le médium du livre. J'aime jouer avec toutes ces idées, que le bon lecteur se pose des questions. Je laisse très peu de place au hasard dans le bouquin, tout ou presque est prémédité, comme dans un crime parfait.

D.I : "Il y en a qui préfèrent l'odeur du napalm au petit matin" reflète assez bien l'esprit fleur bleue du roman.

Y.B : Je peux être fleur bleue, mais dans la vie et avec l'odeur du café frais au petit matin. Mais le quotidien, si on est pas dans la complète marginalité, on le partage tous et ça ne m'intéresse pas de le raconter. Je suis du côté de l'invention et du délire d'interprétation, je ne suis pas un réaliste. Je marche avec le feu, pour citer David Lynch.

D.I : On retrouve des personnages appelés Jules Verne, Donald Klump et Huey Low. C'est quoi cette embrouille ?

Y.B : Tout doit faire sens et créer des tensions ou des troubles. Le nom des personnages y participe. Ceux que tu cites ont existé, si on le sait, tant mieux, sinon c'est des pistes qu'on peut suivre, ou pas. Le personnage principal s'appelle Joseph Hiden, l'allusion est transparente. Un autre se nomme Unik, en référence à un auteur-culte de SF.

D.I : Tu as décidé de ne pas répondre dans le roman à cette question existentielle, du coup, je te la repose : "Mais j'avais l'air de quoi, la queue enfoncée dans le magnétoscope. Hein ?"

Y.B : C'est un esprit dérangé qui parle, qui n'a qu'une lointaine parenté avec moi. Et dans son délire, c'est cohérent qu'il cherche à baiser son magnétoscope, même si c'est douloureux.

D.I : Quand tu dis "les mots m'avaient rendu malade. Un dictionnaire était une porte de l'enfer" pour signifier combien la dépendance à l'écriture est une drogue dure. Arrives-tu à décrocher ?

Y.B : Je suis venu à la fiction grâce à une période de chômage que j'ai mise à profit pour écrire *La Danse du Psychopompe*, mon premier roman. Cependant, s'il n'avait pas été publié, je n'aurais pas persévéré. Je n'ai de vocation précise pour rien, j'aime créer, c'est tout. Je peux rester longtemps sans écrire, ça ne me manque pas. Je fais autre chose.

D.I : Parmi toutes les disciplines artistiques que tu exerces, laquelle t'offre le plus d'espace de liberté ?

Y.B : Dans l'écriture telle que je la pratique, tu crées un monde. Si t'essaies de le faire bien, c'est un sacré boulot et comme je ne suis pas très rapide, ça me demande beaucoup de temps et beaucoup d'efforts. Les moments de grâce sont rares. C'est dans la composition de mes chansons que je prends le plus de plaisir. Je peux passer une journée entière à gratouiller, trouver des bribes de rythmiques ou de mélodies et mettre des mots dessus. Et je prends encore plus de plaisir à jouer *live*. Mais bon, j'ai pas encore passé dix ans à ne faire que ça, alors que pendant dix années d'écriture, je n'avais quasiment pas quitté mon bureau et tout

le nez dehors.

Ce qui me motive le plus, ça serait d'arriver à enregistrer un album et le sortir quelque part. Avis aux labels qui liraient ces propos. J'ai la matière. Je pourrais être le Andre Williams français.

(www.kykloseditions.com)
(www.davduf.net/_yannick-bourg_)

Patrick Foulhoux